M. DUROSEAU,

OU

L'HOMME FLEXIBLE,

COMEDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. BRAZIER ET CARMOUCHE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 26 DÉCEMBRE 1832.

PRIX : 1 FRANC 50 C.

PARIS.

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
boulevard Saint-Martin, n° 18.

1833.

Digitized by Google

PERSONNAGES.		ACTEURS.
		MM.
DUROSEAU		LEPEINTRE aîné.
AUBRY-LEROUGE, musicien	Frères.	DORMEUIL.
AUBRY-LEBLANC, danseur		LEVASSEUR.
AUBRY-LENOIR, amateur d'escrime		SAINVILLE.
ADOLPHE DUCHÈNE, commis		GASTON.
		Mmes
HENRIETTE, leur nièce et pupille		LILI-BOURGOIN.
Mlle DENISOT, femme de confiance		BARROYER.

***

La Scène est à Chateau-Thierry.

S'adresser, pour la Musique, à M. GUÉNÉE, chef d'orchestre au Théâtre du Palais-Royal.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, N° 7.

Digitized by Google

M. DUROSEAU,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS.

Le Théâtre représente un salon. Des chaises, une table, un pupitre à écrire, sur le devant à droite du public, et portant un énorme registre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE, *seul, travaillant au registre.*

O Henriette!... pourquoi t'ai-je vue?... oh! malheureux pays que la France, où l'on laisse courir à droite, à gauche des jeunes filles à visage découvert, à bras découverts, à épaules découvertes!... on ne pense pas aux malheureux commis qui sont là, avec des yeux, avec des cœurs!... pour jeter un regard d'amour sur une malheureuse orpheline qui aura cinquante mille francs... et moi! douze cents par année... (*Il calcule.*) Qui de onze paye douze, ça ne se peut... j'emprunte. (*S'arrêtant.*) Je sais bien que j'ai une tante dont la vieillesse fait tout l'espoir de ma jeunesse; mais, Henriette!... Et pourtant hier encore, elle me disait: M. Adolphe, pourquoi portez-vous donc des moustaches?.. Ce matin j'ai failli... mais, non, je les garderai... je me tairai, et quand ces hommes d'argent, qu'on appelle ses oncles, prononceront ce mot affreux de mariage... Eh! bien, je m'en irai, je partirai pour Alger!. Silence, voici la femme de charge...

SCENE II.

ADOLPHE, Mlle DENISOT.

Mlle DENISOT.

Ah! vous voilà! Bonjour, monsieur Adolphe, obligez-moi donc d'additionner le livre de ma dépense...

Digitized by Google

ADOLPHE.

Volontiers...

Mlle DENISOT.

J'en avais prié Mlle Henriette, mais elle m'a dit qu'elle n'avait pas de plume... et puis, que vous vous en acquitteriez mieux qu'elle...

ADOLPHE, *vivement.*

Elle a pensé à moi!...

Mlle DENISOT.

Oh! elle me parle souvent de vous... elle m'en dit tout plein de jolies choses...

ADOLPHE.

De jolies choses!... ah! n'achevez pas!...

Mlle DENISOT.

Par exemple! si je vous disais qu'elle vous trouve aimable..., poli, laborieux... qu'elle... heim, amoureux discret!...

ADOLPHE.

Quoi?... Ah! que ce secret reste dans votre sein... ma seule crainte est que jamais elle sache combien je la trouve belle!...

Mlle DENISOT, *se récriant.*

Oh! belle!...

ADOLPHE.

Elle est belle!!!

Mlle DENISOT.

Vous avez eu tort, fallait vous confier à quelqu'un, vous n'êtes pas riche, mais vous avez des qualités, vous êtes de bonne famille...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, *accourant.*

Mlle Denisot! Tiens, vous êtes ici, ma bonne amie.

(*En la voyant, Adolphe s'est remis vivement au bureau.*)

Mlle DENISOT.

Vous le savez bien, puisque vous m'avez envoyée près de M. Adolphe pour...

HENRIETTE.

Ah! oui, je n'y pensais plus... (*A part.*) Eh! bien, il ne me regarde seulement pas.

Digitized by Google

Mlle DENISOT.

Vous me vouliez quelque chose?

HENRIETTE.

Comment faut-il donc que je passe les points de cette broderie? depuis ce matin je me dépite.

Mlle DENISOT, *à part, tenant le milieu.*

Elle n'est venue que pour le voir!

(*Elle va près d'elle et touche la broderie.*)

HENRIETTE, *après un silence.*

Il paraît que monsieur Adolphe est très-occupé. (*Avec dépit.*) Au surplus, ça m'est bien égal.

ADOLPHE, *s'avançant.*

Mlle Denisot, voilà le total de votre dépense arrêtée. (*Il lui remet le livre d'un air guindé.*) Mademoiselle, je vous salue.

HENRIETTE.

Bonjour, monsieur Adolphe.

ADOLPHE.

Je ne vous avais pas aperçue.

HENRIETTE, *à part.*

Quel mensonge!

ADOLPHE.

Votre santé est bonne?

HENRIETTE.

Très-bonne. (*En le regardant, à mi-voix.*) Comment, il les a encore...

Mlle DENISOT.

Quoi donc? ah!... vous tenez donc toujours à vos moustaches.

ADOLPHE, *tristement.*

Oui, dans quelque temps... elles me serviront!... au régiment...

HENRIETTE, *avec vivacité.*

Ciel!

Mlle DENISOT, *surprise.*

Vous voulez vous faire soldat?

ADOLPHE.

Ce dernier travail va être fini, je n'aurai plus d'emploi...

HENRIETTE, *timidement.*

Mais, j'avais entendu dire... mes oncles devaient vous recommander à celui qui prendrait leur maison, pour vous y conserver une place.

Digitized by Google

ADOLPHE, *bas à mademoiselle Denisot.*

Détournez la conversation, je frémis qu'elle n'aille trop loin.

Mlle DENISOT, *bas à Henriette.*

Il veut dire qu'il serait malheureux de rester quand vous seriez mariée...

HENRIETTE, *à mi-voix.*

Qu'il le dise donc, car cela n'y ressemble pas du tout.

ADOLPHE, *voulant s'éloigner.*

Je crois qu'il est tard, Mesdames, je dois aller à dix heures trouver M. Leblanc.

HENRIETTE.

Neuf heures viennent de sonner à la pendule du salon. (*Cherchant.*) monsieur Adolphe, je vous prierai de me tailler deux ou trois plumes pour mon dessin...

ADOLPHE, *distrait.*

Deux ou trois... Un paquet si cela peut vous être agréable!

HENRIETTE, *à part.*

Il brûle de s'en aller... (*Haut.*) Vous aurez la bonté de me les donner en passant.

ADOLPHE, *à part.*

Dieu! me trouver près d'elle. (*Haut.*) Je vous les ferai remettre par mademoiselle Denisot.

HENRIETTE, *se levant.*

Ah! c'est trop fort... vous voyez bien qu'il ne peut me souffrir! (*A mi-voix.*) Vous voyez bien que je lui suis indifférent.

HENRIETTE.

AIR : *Un moment de peine.*

Dieux! quel froid silence!

ADOLPHE.

Quelle indifférence!

ENSEMBLE.

Elle me fait voir
Quel est mon devoir.

HENRIETTE.

Il me fait bien voir
Quel est mon devoir.

ADOLPHE, *à droite.*

Par un regard tendre!

Digitized by Google

HENRIETTE, *à gauche.*

Le doux entretien!

Mlle DENISOT.

On ne peut s'entendre
Quand on ne dit rien.

Ensemble.

Mlle DENISOT.

Pour moi leur silence
Est plein d'éloquence,
Et je ris tout bas
De leur embarras.

ADOLPHE ET HENRIETTE

Ah! plus d'espérance!
Tant d'indifférence,
Est la preuve, hélas!
Qu'il
Qu'elle ne m'aime pas.

SCÈNE IV.

Mlle DENISOT, ENSUITE DUROSEAU.

Mlle DENISOT, *seule d'abord.*

Ces pauvres enfans, ils sont vraiment intéressans!... Ce M. Adolphe... il est modeste et fier... J'aurais aimé un homme fier, si je m'étais mariée... (*Ici on frappe à la porte du fond.*) Entrez, entrez...

DUROSEAU, *en costume un peu négligé, un sac de nuit à la main. — Il passe d'abord la tête entre les battans de la porte.*)

Pardon... Je suis bien ici chez les frères Aubry, négociants en laine, fil, coton, etc., etc.

Mlle DENISOT.

Oui, Monsieur. Puis-je savoir à qui j'ai l'avantage?...

DUROSEAU.

Il n'y a pas d'indiscrétion... J'ai deux noms, et chose bizarre, deux noms de plantes... Je m'appèle Hyacinthe Duroseau, né sur les bords de la Seine, enfant du Pont au Change...

Mlle DENISOT.

Et vous venez à Château-Thierry?

DUROSEAU.

Pour voir trois cousins du côté de ma mère, qui était une Aubry...

Digitized by Google

Mlle DENISOT, *à part.*

Encore un embarras dans la maison!..... (*Haut.*) Eh bien! Monsieur, je vais les prévenir.

DUROSEAU, *à part.*

Elle a l'air un peu revêche... Il me faut pourtant des renseignemens..... (*Haut.*) Un instant, ma belle petite dame...

Mlle DENISOT.

Non, Monsieur, par malheur, je suis demoiselle.

DUROSEAU, *à part.*

Il faut l'amadouer... (*Haut, saluant.*) Mademoiselle est sans doute de la maison... Une parente?

Mlle DENISOT.

Dieu merci, non... Je ne suis que la femme de charge.

DUROSEAU.

Ah! femme... C'est-à-dire demoiselle de charge... car vous m'avez assuré que jamais.... Pardon de la plaisanterie... Vous m'excuserez de vous avoir crue de la famille; à votre air distingué...

Mlle DENISOT.

Vous êtes bien bon!... Je n'étais pas faite pour être chez les autres, ma famille était aisée; mais les malheurs de la révolution...

DUROSEAU.

De laquelle?.... Dans le temps où nous vivons, il est bon de s'entendre...

Mlle DENISOT.

La première.

DUROSEAU, *la regardant de près.*

Ah oui! la vraie.

Mlle DENISOT.

Sans elle! je ne devrais pas être ce que je suis... aux gages des autres...

DUROSEAU.

Vous êtes dans la catégorie de quelques personnes en France... Deux ou trois millions à peu près.

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Que de gens ne devraient pas être,
Nourris du budget par faveur;
Maint poltron ne devrait pas être
Décoré de la croix d'honneur.

Digitized by Google

Maint banquier ne devrait pas être
Aussi fier de l'argent qu'il a....
Les maris ne devraient pas être....
Mais ne parlons pas de cela.

Mlle DENISOT, *pleurant.*

C'est égal, il est dur d'être aux gages de gens... pour ainsi dire dans l'antichambre.

DUROSEAU.

On y trouve souvent plus de qualité que dans le salon.

Mlle DENISOT, *haut et souriant.*

C'est bien vrai, Monsieur... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

DUROSEAU, *appuyant.*

Merci... Vous parlez à un observateur éclairé... J'ai toujours comparé la vie à une antichambre, on y arrive, on s'y promène de long en large, ou de large en long, à volonté... Mais avec de la vertu, du courage, des moyens, on finit toujours par entrer. C'est vous dire, en toutes lettres, que vous ne resterez pas dans l'antichambre, et qu'un jour, vous arriverez au salon. (*A part.*) Ne fût-ce que dans un salon de figures... Ça lui irait comme de cire.

Mlle DENISOT.

Ah! si l'on n'est pas ingrat envers moi, j'espère bien aussitôt que la nièce de la maison sera mariée...

DUROSEAU, *à part.*

Voilà ce qu'on m'a dit : l'objet important... (*Haut.*) Il y a donc chez vous une jeune fille à établir?

Mlle DENISOT.

Oh! charmante... Elevée par moi, et je peux dire que j'ai eu du mal, à cause de ses oncles. Ah! vous allez voir de bien drôles de gens!

DUROSEAU.

Ah! ils sont gais, originaux? tant mieux.

Mlle DENISOT.

Oh! du tout... Depuis qu'ils sont décidés à jouir en repos, ils ne peuvent pas vivre un instant tranquilles... Ils sont comme épée et couteau, comme l'eau et le feu, comme chiens et chats...

DUROSEAU.

Ah! c'est bête, c'est vilain; des frères disputer... Ils ne se rappèlent donc pas ce vers de *feu* Legouvé?

Mlle DENISOT, *flattée.*

Ah! vous savez donc des vers, Monsieur?

Digitized by Google

DUROSEAU.

J'en sais un, où le jeune homme dit à son frère, quand il lui donne un grand coup de bêche sur la tête...

Un frère est un ami donné par la nature !..

Vlan !..

Mlle DENISOT.

Oh ! bien oui, ils ne se disent pas des choses aussi aimables. Figurez-vous que c'est la famille extravagante...

(*On entend appeler dans la coulisse.*)

AUBRY-LENOIR, *appelant.*

Mademoiselle Denisot ! mon journal !

Mlle DENISOT.

C'est M. Aubry-Lenoir ; à peine a-t-il les yeux ouverts, le voilà dans sa politique.

AUBRY-LEBLANC, *appelant.*

Mademoiselle Denisot ! où donc est Joseph ?... De l'eau chaude pour ma barbe !

Mlle DENISOT, *courant.*

Oui, oui, je vais l'appeler.

AUBRY-LEROUGE, *dans la coulisse.*

Mademoiselle Denisot ! apportez-moi donc la partition du *Barbier de Séville*, qui est restée hier sur le bureau.

Mlle DENISOT, *courant.*

Vous voyez, on ne sait auquel entendre.

DUROSEAU.

Dites donc, où pourrai-je déposer mon sac de nuit, et attendre un peu ?

Mlle DENISOT.

Vous ne ferez pas mal de laisser passer le premier coup de feu... Entrez dans ce cabinet.

DUROSEAU.

Oui, vous auriez la bonté de m'annoncer, mon aimable demoiselle... (*Il veut lui baiser la main.*)

Mlle DENISOT.

Finissez, je n'aime pas qu'on me baise la main.

DUROSEAU.

Pardon de la distraction.

SCENE V.

DUROSEAU, *seul, un moment.*

Ah ! me voilà un peu au fait des gens auxquels je vais avoir... Je suis fort heureux d'avoir trouvé cette espèce de

Digitized by Google

charge de femme... de femme de charge, je veux dire... Je vois que la position est telle qu'on me l'avait peinte... il y a de la fortune, une nièce à marier; il s'agit d'intriguer pour obtenir les suffrages, ça me paraît plus difficile que d'être nommé électeur; dans tous les cas, ce sera bien le diable si, à défaut du mariage, je ne trouve pas au moins à me faire prêter la somme dont j'aurais besoin pour mon cautionnement. (*On entend plusieurs sonnettes.*) Allons, qu'est-ce encore? Il me paraît que la famille va se lever en masse... espèce d'émeute. (*Il entre dans le cabinet à gauche.*)

SCÈNE VI.

LENOIR, *d'abord, et presqu'en même temps* ADOLPHE.

LENOIR.

Eh bien! mademoiselle Denisot... (*Il voit qu'elle n'y est pas.*) Où est-elle donc? Depuis une heure je demande mon journal.

ADOLPHE.

Monsieur, je viens de la poste.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Le *National*, la *Quotidienne*,
Sont, dit-on, restés à Paris...

LENOIR.

Quoi, deux fois dans une semaine...

ADOLPHE.

Assez souvent ils sont saisis

LENOIR.

C'est qu'à la moindre gentillesse
On les arrête maintenant...
Sans la liberté de la presse
On les aurait exactement;

LENOIR.

Les nouvelles étaient à la guerre, dans la *Quotidienne* d'hier. Adolphe, que pensez-vous; croyez-vous à la guerre Européenne?

ADOLPHE.

Moi, Monsieur, je ne m'occupe pas de politique.

Digitized by Google

LENOIR.

Cependant vous avez dix-neuf ans, et des moustaches. Vous êtes un jeune France... Alors quand donc vous en occuperez-vous? à votre âge aujourd'hui tous les jeunes gens sont des hommes forts; ils vous le disent eux-mêmes.. Si vous donnez dans l'indifférence, vous ne saurez jamais vous mettre en garde...

ADOLPHE.

Je ne veux tuer personne.

LENOIR.

Ni moi non plus, dieu merci... Mais quand on vous attaque aujourd'hui, il faut savoir se défendre... l'épée ou la parole en main, un bon argument vaut une botte, et si vous trouvez quelque adversaire... une! deux! parez-moi ça.

DUROSEAU, *entr'ouvrant la porte du cabinet, à part.*

Ah! celui-ci, c'est le maître en faits d'armes, le Saint-Georges de la famille.

SCENE VII.

LES MÊMES, LEBLANC.

LEBLANC, *il entre, un papier à la main, et en chantant la galope.*

« La ti deri, ti deri, ti dera, la la la!... »

Bonjour, mon frère.

LENOIR *froidement.*

Bonjour, bonjour.

LEBLANC.

Tenez, Adolphe, vous allez me dresser un tableau, par ordre alphétique, de tous les noms qui sont sur cette feuille.

LEBLANC.

Ceci est pressé, c'est la liste des souscripteurs, pour le bal que je veux donner.

DUROSEAU, *à part.*

Voilà le danseur... Il a de drôles de jambes... Enfin, c'est égal.

LENOIR.

Ah! vous tenez toujours à votre idée ridicule de donner un bal, plutôt que de vous associer à moi pour donner un assaut!

Digitized by Google

LEBLANC.

Idée ridicule ! un bal ! quand il s'agit d'une bonne action ! à partager au profit des réfugiés et des indigens. Sachez, mon frère, que l'on ne peut trouver une manière plus noble de soulager le malheur, de soutenir la nationalité... Un bal, quoi de mieux !...

Air de la Colonne.

A la Pologne, à l'Italie,
Quand plein d'ardeur plus d'un Français courait,
Offrir sa fortune et sa vie,
Et que pour elles il mourait,
Chez nous pour elles on dansait !

LENOIR.

Oui, chez nous de grands philantropes,
Ont secouru, sans regretter leurs pas,
Les Polonais avec des entrechats,
Et don Pedre avec des galopes.

LEBLANC.

Il y a plus de gens qui dansent, que de gens qui se battent.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LEROUGE.

LEROUGE. *Il entre en chantant.*

Ah ! Figaro ! Figaro ! Figaro !

LENOIR.

Vous arrivez fort à propos, mon frère ; nous disputions tous les deux, vous allez nous mettre d'accord.

LEROUGE.

D'accord, c'est difficile !

LENOIR.

Vous savez que j'ai eu l'heureuse idée de venir au secours des indigens de notre ville.

LEBLANC.

Oh ! vous avez eu l'idée... c'est moi qui y ai pensé.

LEROUGE.

Bien ! vous oubliez que c'est moi, au contraire...

LENOIR.

N'importe !... Mais enfin, Leblanc veut donner un bal,

Digitized by Google

moi, je veux donner un assaut.... Qu'est-ce qui vaut le mieux ?

LEROUGE.

Ce qui vaut le mieux, c'est un concert.

LENOIR.

Vous voilà avec votre musique.... Un concert !..

LEROUGE, *avec enthousiasme.*

La musique... malheureux... reconnaissez sa puissance, qui remonte aux temps les plus fabuleux... qui est renouvelée des Grecs.

AIR : *Dans la chambre où naquit Molière.*

Orphée aux accens de sa lyre,
Attendrissait les animaux;
Le loup soupirait sans rien dire;
On voyait gémir les chevaux,
Les bœufs pleuraient comme des veaux.
Ah! présomptueux que vous êtes,
Si l'on chante du Rossini,
Ce soir, tous deux, je veux ici,
Que vous pleuriez comme des bêtes.

Et moi aussi, et toute la société...

DUROSEAU, *à part.*

Celui-ci me paraît le plus fort des trois.

LEBLANC.

J'étais sûr qu'avec votre esprit de contradiction...

LEROUGE.

Ah! certainement, parce que je ne suis jamais de l'avis d'aucun de vous... Mais songez-y, un concert mettra tous les partis d'accord. D'ailleurs, les dames de la ville et des environs, sollicitent un concert. et j'ai promis à M. le Sous-Préfet d'en donner un dimanche, le lendemain du grand marché, qui attire beaucoup de monde.

LENOIR.

Ah! M. le Sous-Préfet!.. vous espérez que cela vous fera nommer Conseiller de Préfecture.

LEBLANC.

Moi, j'ai annoncé au Conseil Municipal, dont je suis le secrétaire, que j'avais le projet d'un bal.

LEROUGE.

Vous faites le bienfaisant, afin de vous faire nommer adjoint du maire... On sait que vous êtes des ambitieux.

LEBLANC.

J'ai assez rendu de services à la commune sans avoir besoin...

Digitized by Google

LENOIR.

Vous êtes les hommes du pouvoir, les dévonés de l'autorité.

LEROUGE.

Moi?...

LEBLANC.

Qu'est-ce que vous dites-là?

LENOIR.

Je n'ai jamais rien demandé.

LEROUGE.

Et moi, je n'ai jamais rien obtenu.

LENOIR.

Tenir de pareils propos... Si vous n'étiez mon frère, vous m'en rendriez raison.

DUROSEAU, *à part.*

Ce sont les *Frères ennemis*, la tragédie de Racine.

LEBLANC, *à Lerouge.*

C'est aller trop loin.

LEROUGE.

Paix donc, à la fin; vous m'ennuyez.

LEBLANC, *frappant du pied.*

Eh! vous m'ennuyez bien davanatge!

DUROSEAU, *à part.*

Quelle horrrible *Thébaïde !*

LENOIR, *se promenant.*

Celui-là passe tous les autres, c'est le dernier que j'endurerai!... Je veux dès demain n'avoir plus rien de commun avec vous.

LEROUGE, *vivement, et tout décidé.*

Ah! mon dieu!... Monsieur Adolphe, ces comptes avancent-ils?

ADOLPHE.

Mais oui, Monsieur.

LEBLANC.

Allons, allons, que diable, vous savez bien que nous ne pouvons nous séparer sans que notre nièce Henriette soit mariée.

LENOIR.

Ne vous en inquiétez pas... J la donnerai au Receveur de la Ferté-sous-Jouarre, qui...

LEBLANC.

Permettez; j'ai reçu une demande du petit notaire de la Ferté-Gaucher.

Digitized by Google

LEROUGE.

Permettez aussi; je trouve qu'Henriette est trop jeune, et je m'y oppose !

LEBLANC ET LENOIR.

Du tout.... Je la marie, et dans huit jours!... s'il le faut!

LEROUGE.

Oui da! c'est ainsi? Eh bien! moi, qui suis son tuteur, je la marierai dès demain, plutôt que d'accepter l'un des deux partis que vous me proposez.

ADOLPHE, *à part.*

Grands dieux!

LEBLANC, *haussant les épaules.*

Sacrifier Henriette, la marier demain!

LENOIR ET LEBLANC.

C'est ce qu'il faudra voir.

LEROUGE.

Oui, Messieurs, demain; et si vous me poussez, ce soir même.

ADOLPHE.

C'en est fait, je m'en irai. (*Il sort.*)

LENOIR, *haussant l'épaule.*

Et tout-à-l'heure, elle était trop jeune.

LEBLANC, *à Adolphe.*

Quel caractère, heim?

Mlle DENISOT, *entrant par la gauche.*

Messieurs, le déjeûner est prêt.

LENOIR.

AIR: *Vaudeville du printemps.*

Non, désormais c'est inutile,
Au café je déteûnerai...

LEBLANC.

Et moi, j'irai dîner en ville...

LEROUGE.

Dans ma chambre je resterai...

Mlle DENISOT, *avec humeur.*

Mais vous auriez dû, ce me semble,
M'annoncer cet arrangement!..

Digitized by Google

LEROUGE.

Nous ne pouvons plus vivre ensemble,
Nous mangerons séparément.

TOUS.

Quand on ne peut plus vivre ensemble,
Il faut manger séparément.

LEBLANC, *courant.*

C'est dit!

LEROUGE, *courant aussi.*

C'est convenu.

LENOIR, *criant.*

Séparons-nous, séparons-nous!

(*Leblanc et Lenoir sortent.*)

SCENE IX.

LEROUGE, DUROSEAU.

(*Pendant que Lerouge s'asseoit, Duroseau sort.*)

DUROSEAU, *sur le seuil du cabinet.*

Ah! Dieux! quelle séance orageuse... En voilà un qui reste seul, il faut commencer une attaque partielle.

(*Il remonte jusqu'au fond.*

LEROUGE.

Ah! les malheureux! ils m'ont mis dans une colère... dans un état... (*Il fredonne.*)

Toi que l'oiseau ne suivrait pas,
Ah! ah! ah!...

DUROSEAU, *entrant par la porte du fond.*

Pardon si j'entre sans façon, Monsieur, vous voyez un de vos parens que vous n'avez jamais vû, car si je ne me trompe, vous êtes un Aubry?

LEROUGE.

Oui, Aubry-Lerouge.

DUROSEAU.

Donnez-moi la main, je suis Duroseau de Paris, vous savez, à qui vous avez écrit dernièrement pour avoir des renseignemens sur une personne qui voulait acquérir votre fonds.

Digitized by Google

LEROUGE, *l'embrassant.*

Oui, oui... Comment vous êtes ce petit Duroseau. Parbleu! je ne vous aurais pas reconnu, je vous ai vu si petit, je vous ai vu enfant?

DUROSEAU.

Je l'ai été, mais très-jeune Je viens pour une petite affaire... une trentaine de mille francs dont j'aurais besoin... oui!...

LEROUGE.

Ah! diable!...

DUROSEAU.

Je me suis dit : j'ai là le petit cousin, M. Aubry-Lerouge, qui pourra peut-être me donner...

LEROUGE, *fesant la grimace.*

Mon cher monsieur, dans ce moment-ci nos affaires de société...

DUROSEAU.

Non, non!... qui pourra me donner des conseils, j'ai besoin de cette somme pour un cautionnement au moyen duquel je suis certain d'avoir une recette, et comme vous connaissez les capitalistes, les gros négociants...

LEROUGE

Ah! un cautionnement... les bourses sont bien serrées... mais pour une recette... il se pourra que... et vous êtes en bonne posture pour le moment?

DUROSEAU, *se penchant sur sa canne.*

Ma posture n'est pas mauvaise... je suis dans le timbre et l'enregistrement... depuis vingt-deux ans.

LEROUGE.

Très-bien! Dernièrement j'ai vu, un Duroseau destitué, je craignais... vous savez, dans ce temps-ci... vous avez un tas de gens qui veulent avoir des principes... des esprits turbulents... des opinions... vous comprenez... des gens qui se mêlent du mouvement, et qui ne restent pas en place!...

DUROSEAU, *à part.*

Ah! ah! je vois ton affaire... (*Haut.*) Moi, mon cousin? des opinions?.. je n'en ai pas; j'ai admiré l'Empereur Napoléon; j'ai reconnu Louis XVIII, Charles X!... Louis-Philippe ne m'a jamais rien fait... pourquoi diable voulez-vous que j'aye des opinions; on paye fort exactement...

Digitized by Google

LEROUGE.

Eh! vous avez raison!

DUROSEAU.

Dès qu'il y a un nouvel ordre de choses... je descends, je demande où est le registre des sermens, je mets ma signature... On me connaît, je suis toujours le premier, après mon chef, c'est juste!... Ecoutez donc, c'est un état d'être employé... et ce n'en est pas un d'être... ça, ça, ou ça!

LEROUGE.

Certainement!... Nous pourrons, je crois, nous entendre. (*A part.*) Voilà un garçon qui me conviendrait assez, moi qui cherche un mari. il a une bonne place...

DUROSEAU, *à part.*

Comme il m'examine.

LEROUGE.

Dites-moi un peu, mon cher Duroseau, quelles sont vos idées sur le mariage?

DUROSEAU, *craignant de s'avancer.*

Dame... et vous?

LEROUGE.

Non, répondez-moi.

DUROSEAU.

Si je savais... (*à part.*) Un vieux garçon, il doit le détester... au petit bonheur. (*Haut.*) Mais, le mariage me parait une faute capitale, une énormité!

LEROUGE, *riant.*

Ah! ah! ah!

DUROSEAU, *riant aussi.*

Ah! ah!... (*A part.*) Il rit, il est content.

LEROUGE, *reprenant son sérieux.*

Mais il y a des occasions où le mariage est une bonne affaire... par exemple, quand on veut acheter une charge... ou se faire un cautionnement avec une dot... heim?...

DUROSEAU, *à part.*

Ah! Ah!... voudrait-il... attention... ne fesons pas mine d'en vouloir... (*Haut.*) Oui, sans doute, pour avoir une dot, mais la liberté vaut cent fois mieux... une femme qui vous trompe... qui...

Digitized by Google

LEROUGE.

Oh! qui vous trompe... il y en a de sages, d'innocentes... ma nièce Henriette, par exemple! Pour le mal que je vous veux, je vous souhaiterais une femme comme elle!...

DUROSEAU.

Du tout, du tout, je vous remercie! (*A part.*) Il y vient, attaquons la corde sensible.

LEROUGE.

Ah! vous voulez me contrarier, mais quand vous la verrez... vous changerez de langage...

DUROSEAU.

Pouh! en la voyant je chanterai comme dans *Haine aux femmes* :

Belles, je vous défie,
De m'y prendre jamais.
Belles, je vous défie...

(*Il fait une roulade.*)

LEROUGE, *avec joie.*

Pas mal! et moi, je vous répondrai :

Air du Village voisin.

Si tu voyais Rosette,
Soudain tu l'aimerais!

DUROSEAU.

Du tout!

Non, non, non, non, j'ai trop de fierté...
Pour me soumettre à l'esclavage!...

LEROUGE.

Bravo! bravo! Vous seriez musicien?...

DUROSEAU, *avec modestie.*

Oh! première force! tout bonnement...

LEROUGE.

Comment, corbleu, nous pourrions faire de la musique ensemble.

Sans chanter peut-on vivre un jour!...

DUROSEAU.

Qu'est-ce que c'est que ça, du français, en France?... nous avons donc perdu la tête...

Digitized by Google

O pescator del l'onda
Fideli.....

LEROUGE.

Quel fausset!... c'est du Rubini tout pur... je ne l'ai jamais entendu... mais...

DUROSEAU.

Je m'en aperçois, moi!.. je ne quitte pas le balcon des Bouffes, j'y suis cloué, j'ai une paire de gants jaunes qui ne sert que là.

LEROUGE, *tout joyeux*.

Quel bonheur, vous êtes donc dilettante jusqu'aux bout des doigts?

DUROSEAU.

Jusqu'aux bouts des ongles! je rapporte tout à la musique...

LEROUGE.

Vrai?

DUROSEAU.

C'était une vocation... tout petit j'avais une voix!... dans les enfans de chœur... (*Il chante en fausset.*) Ah! a, a...

LEROUGE, *se frottant les mainss*

Ah! ça, voyons, quelle école préférez-vous? quels sont vos systêmes?

DUROSEAU.

J'en ai un... un seul!... dès ma plus tendre enfance, j'ai toujours comparé la vie à un grand concert vocal!... Jouez-vous de quelque instrument?

LEROUGE.

Je donne du cor, je joue de la flûte et je suis triangle dans la garde nationale... Mais, vous disiez que vous aviez comparé la vie à un grand concert, ça me paraît une idée bien hardie, comment l'entendez-vous?

DUROSEAU.

Ah! voilà!... c'est tout simple... La vie est un grand concert vocal, et quand on joue de quelque chose... instrumental... concevez bien: dans ce monde chacun fait sa partie, l'harmonie n'y est pas toujours parfaite, les uns sont un peu trop haut, les autres un peu trop bas... celui-ci joue en la, celui-là joue en si... mais tout chante généralement du matin au soir, les oiseaux dans les bois,

Digitized by Google

les acteurs sur le théâtre, les uns chantent faux, les autres chantent juste. Je n'ai pas besoin, je pense, de vous dire ceux qui chantent faux.

LEROUGE, *riant.*

Oui, oui, je comprends... continuez ! continuez !

DUROSEAU.

Ce n'est pas difficile! A mes yeux, le livre du destin n'est autre chose qu'une immense partition.

LEROUGE.

Très-bien, très-bien, mais il y a autre chose qui dirige.

DUROSEAU.

Parbleu! il y a la providence qui se trouve le chef d'orchestre, le doigt qui est le bâton, et puis après ça, les pauvres humains, grands ou petit... je les compare aux tailles, basses-tailles, bien ou mal faits... aux croches, double-croches... les boiteux, les bancales, ça va toutdroit!

LEROUGE.

Très bon, très bon!

DUROSEAU.

Ensuite, sous cet immense globe, en Europe, en Afrique, les hommes, les femmes, qu'est-ce que c'est?... Des blanches, des noires, et ce grand concert de la vie humaine finira tôt ou tard par une fugue, la fin du monde par la comète, et les spectateurs s'en iront sans tambour ni trompette!

LEROUGE.

Parfait! parfait!... Je n'ai jamais entendu parler comme ça; vous laissez, en musique, bien derrière vous, Rousseau, Grétry... Lully... Rameau...

DUROSEAU.

Je le crois bien; et je raisonnerais comme ça jusqu'à dimanche... (*avec mépris.*) des Rameaux... de Lully!..

LEROUGE.

AIR : *Vaudeville de Voltaire.*

J'ai vu de grands musiciens,
Qui discouraient sur l'harmonie;
Mais franchement moi je conviens
Qu'ils n'avaient pas votre génie.
Ils auraient baissé pavillon,
Devant votre dialectique...
Car vous en parlez sur un ton...

DUROSEAU, *avec finesse.*

(*Parlé.*) Ah! ah!..

C'est le ton qui fait la musique.

Digitized by Google

LEROUGE.

Touchez là, Duroseau ; vous n'étiez que mon cousin... J'espère qu'après le bonheur que j'ai eu de vous voir, de vous entendre, nous n'en resterons pas là ! d'abord vous passerez ici quelque temps, vous logerez avec moi... Je veux que vous teniez à moi par les liens...

DUROSEAU.

De l'amitié !

LEROUGE.

Et de l'hyménée !... (*Chantant.*) « C'est donc demain, » demain que l'hyménée, cher Montano..... cher Duro- » seau... »

DUROSEAU.

Oh ! oh ! non, non, non, pas de ça !

LEROUGE.

Il le faudra bien... Il suffit que vous ne le vouliez pas ! Je vais aller prévenir ma nièce, vous la verrez bientôt, et vous serez charmé... Elle a une très-jolie voix, nous ferons des trios !

DUROSEAU.

Précisément, je n'aime pas le mariage à cause des trios.

LEROUGE, *sans l'écouter.*

Je ne vous demande qu'une chose... Pas un mot devant mes frères, j'ai mes raisons...

DUROSEAU.

Mais...

LEROUGE.

Je vous dirai tout bas, qu'Henriette aura pour dot une cinquantaine de mille francs.

DUROSEAU.

Fi donc ! fi donc !... Est-ce que vous croyez que c'est ça... qui... me déciderait ?.. (*A part.*) Diable, quelle aubaine !

LEROUGE.

Allons, allons, tout s'arrangera...

« Chantons, chantons, célébrons ce mariage ! »

(*Lerouge sort.*)

Digitized by Google

SCENE X.

DUROSEAU, *seul*, *ensuite* AUBRY-LEBLANC.

DUROSEAU, *le regardont sortir.*

En voilà un que je tiens, je crois qu'il est pris !... Peste ! quelle bonne affaire ; cinquante mille francs ! Si je peux les enpaumer ainsi, séparément d'abord, il ne s'agira plus que de les réunir en masse, et de... Attention, en voilà encore un.

LEBLANC, *entrant un papier à la main, et chantant la galope.*

Allons, allons, ça va bien ; déjà quarante souscripteurs pour mon bal.

DUROSEAU, *à part.*

Ah ! ah ! le danseur, celui-là... En avant les pirouettes, si je m'en souviens. (*Il fait une pirouette.*)

LEBLANC, *qui le voit.*

Voilà sans doute un danseur qui m'arrive.

DUROSEAU, *riant.*

Oui, cousin.

LEBLANC.

Cousin... Ah ! vous êtes Duroseau.

DUROSEAU.

Précisément.

(*Leblanc lui tend la main, Duroseau lui tend la jambe et frappe sur son genoux, comme font les danseurs, avant de lui prendre la main.*)

LEBLANC

J'ai su votre arrivée, il n'y a qu'un instant, et j'en suis charmé... Vous n'avez vu encore personne de la maison ?

DUROSEAU.

Non.

LEBLANC.

Tant mieux, je vous accapare, attendu que vous n'êtes pas aussi ridicule que mes frères... Je dois donner un bal dimanche prochain, auquel vous assisterez, car je pense que vous nous restez quelques jours.

DUROSEAU.

Moi, je souscris à tout ce que l'on veut.

LEBLANC.

Bravo ! je vous inscris. (*Il note sur son calepin.*) Ah ! ça quel heureux hasard vous amène dans notre ville ?

Digitized by Google

DUROSEAU.

Je vous dirai en confidence que je cherche à me marier.

LEBLANC.

Ah! ah!

DUROSEAU.

Oui, si je trouvais chaussure à mon pied.

LEBLANC, *regardant sa jambe.*

Mais sans compliment, vous devez trouver cela.

DUROSEAU.

Quand il s'agit de mariage, on est souvent dans ses petits souliers.

LEBLANC.

Voulez-vous avoir la bonté de me donner le prix... des billets... quinze francs.

DUROSEAU, *surpris.*

Comment, quinze francs?

LEBLANC.

Oui, pour mon bal... Vous pourrez amener deux dames. Vous m'avez dit, tout-à l'heure, je souscris d'avance.

DUROSEAU, *faisant la grimace.*

Ah! oui, oui... Je ne sais pas si j'ai de la monnaie... Si!... trois pièces de cinq francs... un Napoléon... un Louis XVIII, et un Philippe, justement... C'est drôle... j'avais là trois dynasties dans mon gilet.

LEBLANC.

Bah! aujourd'hui, cela ne tient pas beaucoup de place.

DUROSEAU, *à part, et le regardant.*

Oh! oh! voilà un propos qui semblerait annoncer...

LEBLANC.

Je suis membre du conseil municipal, et c'est une bonne œuvre... N'est-il pas vrai, que pour attirer du monde, il n'y a rien de tel qu'un bal?

DUROSEAU.

Il n'y a que ça aujourd'hui

LEBLANC, *riant.*

Mon frère Lerouge, qui veut absolument donner un concert, qui certainement n'attirerait personne...

DUROSEAU, *riant.*

Ah! ah! ça n'amènerait pas un chat.

LEBLANC.

Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais je ne trouve rien de plus ennuyeux au monde qu'un concert.

Digitized by Google

DUROSEAU, *regardant autour de lui.*

Fi donc, c'est stupide!... Entre nous, je ne voudrais pas qu'on m'entendît..... (*A l'oreille.*) Je ne connais, je n'aime, je n'estime, je ne prise que la danse, et puis la danse, et encore la danse!.. et après la danse, ma foi, je ne vois... que la danse!

LEBLANC.

Quel feu! quel enthousiasme! vous êtes donc vraiment amateur?

DUROSEAU.

Danseur de la tête aux pieds!... Les ballets, Monsieur, les ballets, c'est ma vie... je ne quitte pas l'Opéra... Je disais tout-à-l'heure que je voulais me marier. (*A mi-voix.*) J'ai voulu épouser Taglioni.

LEBLANC.

Bah! cette merveille... Vous la connaissez?

DUROSEAU.

Son coup de pied m'avait fait demander sa main, ça ne s'est pas arrangé; je m'en console, en dansant... comme un malheureux!... A Paris, je ne fais que ça.

LEBLANC.

Vraiment... Oh! à Paris!...

DUROSEAU.

J'ai dansé pour les quatre parties du monde!... Pour les Grecs, pour les Italiens, pour les Belges, pour les Polonais... Je crois que nous allons danser pour les Portugais, incessamment.

LEBLANC.

J'y compte bien; et à cette occasion, je veux qu'on m'apprenne *la foffa*.

DUROSEAU.

Vous dites la?...

LEBLANC.

Foffa, danse Portugaise.

DUROSEAU, *feignant de comprendre.*

Ah!... C'est que vous prononcez mal, mon cher!... J'entends, le *boléro* de l'indépendance, heim?... et le *fandango* constitutionnel!

LEBLANC, *ravi.*

C'est ça, c'est ça... Car la danse a son langage politique!

DUROSEAU.

AIR: *Vaudeville du bal champêtre.*

En tous lieux comme en France,
Mon cher, en ce moment,

Digitized by Google

Chacun sait que la danse
Est dans le mouvement.

LEBLANC.

Un grand rond populaire
Fit sauter maint abus...
Vienne demain la guerre,
Et nous ne craindrons plus...

DUROSEAU.

(*Parlant.*) La chaîne anglaise !

TOUS DEUX, *reprennent en dansant.*

Vive la danse en France,
Mon cher, etc.

LEBLANC.

Si jamais leurs casaques
Se remontraient encore,
A ces chiens de cosaques
Nous ferions tous d'accord....

DUROSEAU.

La queue du chat !

TOUS DEUX.

Vive la danse en France,
Mon cher, etc.

LEBLANC, *transporté.*

A la bonne heure, au moins ; voilà un homme à qui l'on peut parler... Je voudrais ne plus nous quitter, cousin, tant...

DUROSEAU.

Il ne tient qu'à vous, cousin.

LEBLANC.

Comment cela ? je pourrais vous fixer ?

DUROSEAU.

En me faisant faire la chaîne conjugale, vous avez une nièce charmante, à ce qu'on dit, vous désirez l'établir, je suis garçon, j'ai une bonne place...

LEBLANC.

Diable, vous m'ouvrez là une idée...

DUROSEAU.

Allons, dites oui ! dites oui !

LEBLANC.

Je ne dis pas non, mais c'est que... Ecoutez donc, nous pourrons causer de cela.

Digitized by Google

DUROSEAU, *à part.*

Il hésite, encore un coup de collier; il faut le pousser! (*Haut.*) Vous pensez bien que nous ne ferions plus qu'un. Je donnerais de petits bals tous les dimanches, et dans la semaine, je vous ferais travailler, je vous montrerais des pas ravissans... la *seguedille* espagnole, la *tarentella* italienne, la *chika* américaine, la *mazourka* hongroise, la *polichinelle* chinoise...

LEBLANC.

Vous m'enchantez... Vous êtes profond! Quelle érudition!...

DUROSEAU.

J'ai considéré la danse sous tous les points de vue, historiques, mythologiques, pyrrhiques, philosophiques... et acrobates.

LEBLANC, *étonné.*

Vous y avez vu de la philosophie! allons donc.

DUROSEAU.

Il n'y a pas d'allons donc! J'ai toujours tonjours comparé la vie à un bal, n'importe sous quel aspect elle se présente : est-on riche, à la ville? la vie est un bal paré! Est-on pauvre au village? elle devient un bal champêtre; est-on fourbe, hypocrite, diplomate? elle se change tout naturellement en un bal masqué. Après ça, je n'ai pas besoin de vous faire sentir les nuances, les désagrémens des balotés, de jettés-battus, des échappés, en avant, en arrière, on se quitte, on se prend, et tout cela finira un jour par le grand rond... ou par la danse macabre, comme disent nos romantiques; vous connaissez la danse macabre?

LEBLANC.

Non. . , macâbre?... est-ce une poule, ou une queue du chat?

DUROSEAU.

Non, c'est une danse mortuaire; c'est le grand ossuaire qui se met en cadence, les catacombes en goguettes, les défunts qui sautent comme des bienheureux, sur un air de trombonne du jugement dernier, hon! hon!

(*Il imite le geste du trombonnier.*)

LEBLANC, *ebahi.*

Ah! quel tableau!... mon ami, embrassez-moi.

DUROSEAU.

Avec plaisir, mon oncle! (*A part.*) Ah! j'ai eu du mal!

(*Ils s'embrassent.*)

Digitized by Google

LEBLANC.

Je suis transporté... je voudrais que ce fût déjà fait... mais malheureusement mes diables de frères! Connaissez-vous Lenoir?

DUROSEAU.

Soyez tranquille... si je vous conviens... si j'ai votre promesse... je verrai M. Lenoir, mais ne lui parlez pas... j'en ferai mon affaire.

LEBLANC.

Est-ce que vous me quittez déjà?

DUROSEAU.

Je dois me présenter au cousin... (*A part.*) Je suis bien aise de respirer, il m'a abymé. (*Haut.*) Où le trouverai-je?

LEBLANC.

A présent... au café... à côté de la statue de Lafontaine. Ne soyez pas long-temps, il me tarde que nous en arrivions à la signature, et puis, dites donc, après?

(*Il fait un rond de jambe.*)

REPRISE.

Vive la contredanse; etc.

DUROSEAU, *chantant et dansant. — A part en sortant.*

Ah! quel enragé!

SCENE XI.

LEBLANC, *ensuite* ADOLPHE.

LEBLANC.

Quelle trouvaille pour moi, il est charmant! voilà ce que je voulais pour ma nièce, il y aura donc au-moins un danseur dans la famille... quel bonheur!

ADOLPHE, *surpris.*

Quel bonheur vous est-il donc arrivé?

LEBLANC, *avec mystère.*

Mon cher ami, c'est encore un secret, mais nous vous regardons comme l'enfant de la maison... apprenez-donc que j'ai un parti pour ma nièce...

ADOLPHE, *à part.*

Oh! ciel!... quel coup...

Digitized by Google

LEBLANC.

N'en dites rien! j'avais parlé du petit notaire de la Ferté-Gaucher, mais c'était pour contrarier mes frères... le fait est que je n'avais personne!

ADOLPHE, *atterré.*

Ah! mon Dieu...

LEBLANC.

Oui, si vous aviez été un autre homme... vous auriez pu... connaissant le commerce... mais vous n'y pensiez pas...

ADOLPHE, *à part.*

O fatalité!... c'en est fait!... (*Haut.*) Monsieur, je vous demanderai...

LEBLANC, *vivement sans l'écouter.*

D'être le premier garçon d'honneur? c'est juste; mais occupons-nous de notre bal, vous me donnerez un coup de main.

ADOLPHE, *à part.*

Moi!... un bal...

LEBLANC.

Il faut passer chez le tapissier, les banquettes, les quinquets, les lustres... adieu, motus!... mais préparez les gants blancs et les bas noirs, je veux qu'on danse pendant huit jours pour les noces!... *Ta la deri deri di...*

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ADOLPHE, *qui est resté pétrifié.*

Henriette... la femme d'un autre!... et comme si ce n'était pas assez... il vient avec des paroles joyeuses me dire: si vous l'aviez voulu... elle aurait été à vous! malheureux!.. si tu avais flatté, caressé les goûts ridicules des maîtres de la maison...

SCENE XIII.

ADOLPHE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *arrive en pleurant par la droite.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Digitized by Google

ADOLPHE.

Quoi?... plongé dans le chagrin! dans les larmes! qu'avez-vous?

HENRIETTE, *pleurant.*

Ah! monsieur Adolphe, si vous saviez... j'ai un mari... hi! hi!

ADOLPHE, *pleurant aussi.*

Oui, je sais que l'on va vous marier... hé! hé!

HENRIETTE.

Vous pleurez, monsieur Adolphe?

ADOLPHE.

Henriette, je vais vous perdre, je n'ai plus rien à ménager... sachez-le donc... je vous aime!... et qui plus est je t'aime, ça m'est égal!

HENRIETTE.

Vous m'aimez?

ADOLPHE.

Comme un fou! comme un Hernani, comme un Antoni!

HENRIETTE.

Ah! dieu! quel malheur!

ADOLPHE.

Que vous importe à vous, jeune et indifférente.

HENRIETTE.

Mais mon dieu, non, monsieur Adolphe... car je crois que je vous aime aussi...

ADOLPHE.

Vous, toi!...

HENRIETTE.

Oui!

ADOLPHE.

Oh! malheur! malheur! elle m'aime... elle même! Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

HENRIETTE.

Ce n'était pas à moi à commencer.

ADOLPHE.

O préjugés des anciens jours!... quoi j'avais fait rêver ton imagination de jeune fille, j'avais fait battre tón cœur de jeune fille... Oh! tourne vers moi tes yeux de jeune fille... donne-moi ta main de jeune fille!...

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu! mais finissez donc, jeune homme...

ADOLPHE

Et dire que j'ai un rival!... qu'il tremble... Je voudrais bien le connaître, celui qui doit vous épouser!...

Digitized by Google

SCENE XIV.

LES MÊMES DUROSEAU, *arrivant par le fond.*

DUROSEAU.

Qui doit épouser? le voici!

HENRIETTE.

Ciel! (*Elle s'enfuit par la droite.*)

ADOLPHE.

Ah! Monsieur est le futur?

DUROSEAU, *la suivant un peu.*

Dites donc, Mademoiselle, votre oncle... (*En regardant sortir, étonné.*) Jeune homme, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire pourquoi mon entrée a motivé la sortie de la jeune personne?

ADOLPHE, *à gauche.*

Mais, Monsieur, je n'ai pas de compte à vous rendre.

DUROSEAU, *à mi-voix.*

Voilà un jeune France bien impertinent.

ADOLPHE, *se fâchant.*

Qu'est-ce que vous dites, Monsieur?

DUROSEAU.

Rien.

ADOLPHE, *élevant la voix.*

Vous m'avez appelé impertinent.

DUROSEAU.

C'était un soliloque... Si vous le prenez pour vous...

ADOLPHE, *qui veut le pousser à bout.*

Monsieur, vous m'avez insulté.

DUROSEAU, *criant.*

Mais, Monsieur... (*A part.*) Qu'a-t-il donc, ce petit bonhomme?

SCENE XV.

LES MÊMES, LENOIR, *paraissant par le côté, au fond.*

LENOIR, *à part.*

Quel tapage! on semble se disputer.

ADOLPHE.

Monsieur, vous m'en rendrez raison.

DUROSEAU, *reprenant de l'aplomb.*

Raison! raison! vous êtes fou!

Digitized by Google

ADOLPHE.

Le pistolet vous convient-il ?

DUROSEAU.

Je ne puis pas le souffrir !

ADOLPHE.

Eh bien, Monsieur, à l'épée... Soit !

LENOIR, *à part.*

C'est mon affaire, ça.

DUROSEAU.

A l'épée ? je l'aime encore moins.

LENOIR, *à part.*

Le cousin a l'air de reculer.

DUROSEAU, *faisant quelques pas.*

Laissez-moi tranquille... Je viens pour me marier.

ADOLPHE.

Vous ne vous marierez pas avant de m'avoir satisfait !

DUROSEAU.

Vous êtes un enfant.

ADOLPHE.

Vous êtes un poltron !

LENOIR, *à part.*

Je vais vous attendre dans un instant, à l'entrée de la promenade.

DUROSEAU.

C'est cela, allez vous promener !

ADOLPHE.

AIR : *Je suis d'une colère.*

Monsieur quand on offense,
A moins d'être un poltron,
De son impertinence
On doit rendre raison.
Au mail je vais me rendre,
Et dans quelques instans,
Là je vais vous attendre.

DUROSEAU.

Tu m'attendras long-temps !

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Monsieur quand on offense, etc.

DUROSEAU.

En vain ce jeune France,
Me traite de poltron....
Jamais je ne m'offense,
Moi, je suis bon garçon.

Digitized by Google

LENOIR, *se montrant.*

Bravo! jeune homme, c'est bien ça.

ADOLPHE.

Ciel! on m'écoutait. (*Il sort.*)

DUROSEAU, *surpris, se retournant.*

Dieux! le bretteur était là.

SCENE XVII.

LENOIR, DUROSEAU.

LENOIR, *déposant sur la table des masques et deux fleurets qu'il portait.*

A merveille, Monsieur.

DUROSEAU.

Comment, vous étiez...

LENOIR.

Oui, j'ai tout entendu.

DUROSEAU, *reprenant son aplomb.*

N'est-ce pas que j'ai été beau de modération? heim, comme je me suis contenu? (*Voulant détourner.*) Mais laissons cela... Vous m'avez donc dit, cher cousin, qu'au lieu de me faire l'avance de la petite somme de trente mille francs pour mon cautionnement, vous seriez plus flatté de m'accorder la main de votre nièce... Eh bien, je vous dirai que je l'ai vue, et que je suis de votre avis; je préfère bien l'épouser... Ainsi...

LENOIR, *froidement.*

J'en suis fâché, monsieur; mais cela ne pourrait pas s'arranger.

DUROSEAU.

Pourquoi donc, cher cousin?

LENOIR.

Je me suis promis, à cause d'un goût, d'une manie, si l'on veut, de n'avoir pour neveu qu'un homme brave.

DUROSEAU.

Oui, un brave homme... Eh bien, me voilà.

LENOIR.

Non, un brave.

DUROSEAU.

Un militaire? un grognard?

LENOIR.

Un homme qui eût le même caractère que moi, qui ait du cœur, pour venger la moindre injure, toujours prêt à

Digitized by Google

dégaîner, et qui sache surtout manier le fleuret... Là... une! deux! la pointe au corps!... enfin un amateur d'escrime.... Je ne connais rien de plus beau, de plus noble...

DUROSEAU, *à part.*

Maladroit que je suis, j'oubliais... (*Haut.*) Bah! allons donc, vous aimez cela... Je suis ravi... Apprenez donc que si j'ai un goût prononcé pour quelque chose, c'est pour l'escrime.

LENOIR.

En vérité?

DUROSEAU.

Mon cher ami, dès mon berceau, j'ai toujours comparée la vie à un assaut d'armes. Que fait l'enfant qui vient au monde? les *appels du pied*, avant de pouvoir *marcher*; à peine est-il entré dans la salle, c'est-à-dire, le monde, qu'on lui donne des professeurs qui lui enseignent la politesse, que je compare *aux trois saluts*... et puis à se *mettre en garde* contre les pièges, les ruses de ce bas monde qui ne sont autre chose que des *feintes*; à chaque pas des *adversaires*... des gens faux qui ont pris un *masque*...

LENOIR.

C'est vrai!

(*En l'écoutant il fait des signes d'approbation.*)

DUROSEAU, *qui le suit des yeux.*

A chaque instant, dans les salons, des *attaques*, à la chambre des députés... sur les boulevards, *des parades*... Avez-vous le cœur sensible? vous voyez une femme, l'amour vous porte un *coup de seconde*, vous êtes *touché*... vous jouez à la bourse, fin du mois... vous faites des *coups de prime!* souvent vous trouvez des gens qui vous prennent pour *plastron*, des hommes, des femmes qui vous obligent à financer, ce qui veut dire : *fendez-vous!* Si je touche la corde des malheurs, de la misère, je vous vois traîner *la sandale*... que faites-vous alors, vous *tirez au mur!* Arrivent les maisons de prêt, le Mont-de-Piété, ce sont des *engagemens*, des *dégagemens*; l'âge vient qui vous met sur le flanc, ce que nous appelons la *flanconnade*; et puis les maladies, les fièvres, qu'est-ce que c'est, des *tierces*, des *quartes*. Enfin Beaumarchais disait : la vie est un combat; je vais plus loin et je le prouve; dans toutes les

Digitized by Google

occasions notre pauvre existence n'est qu'un duel continuel, un assaut d'armes entre la vie et la mort ! (*Il respire. — A part.*) Ouf !

LENOIR, *qui l'a écouté avec la plus grande attention.*

Corbleu ! comme vous analysez l'escrime !

DUROSEAU, *à part.*

Il est collé sous bande ! (*Haut.*) Vous ne savez donc pas que vous parlez à un élève, à un condisciple, un ami, un rival des Gomard, des Bertrand, des Grisier... Grisier, mon ami intime !

LENOIR, *d'un air douteux.*

Ah ! ça, mais, permettez, je ne m'explique pas... avec une si brillante théorie... que diable, comment se fait-il... le courage n'y est donc pas ?... vous avez donc des jours ?...

DUROSEAU.

Monsieur Lenoir, les Espagnols, qui ne sont pas plus bêtes que vous et moi, disent : un tel fut brave tel jour ! mais pourquoi dites-vous ça ?

LENOIR.

Comment, corbleu ! pourquoi ? vous venez de refuser de rendre satisfaction à M. Adolphe qui s'est conduit à merveille, tandis que vous...

DUROSEAU, *à part.*

Ah ! diable... (*Haut.*) Oui, eh bien, après ? vous avez donc donné là dedans ? ah ! ah ! ah ! (*Il rit.*) Elle est bonne ! allons ! ah ! ah !

LENOIR.

Pourquoi riez-vous ! ici même vous lui avez dit que vous ne vous battiez jamais.

DUROSEAU.

Je ne me bats pas, quand je ne veux pas... mais si je voulais, je me battrais.

LENOIR.

Vous deviez vouloir, pour rendre raison à ce jeune homme... Si vous étiez aussi fort que...

DUROSEAU.

A un enfant, à un morveux !... C'est un blanc-bec, malgré ses moustaches... (*Se retournant, à part.*) Il n'est pas là, par hasard ?... (*Haut.*) J'aurais été le tuer, belle avance...

LENOIR.

Bah ? bah ! le tuer... le tuer... cela n'est pas si facile.

Digitized by Google

DUROSEAU, *d'un ton tragique, et baissant la voix.*

Pour moi, malheureux!... Apprenez donc tout, puisqu'il faut vous le dire!... Il y a quelque temps...

Air du Fleuve de la vie.

Trouvant ma main trop meurtrière,
Le préfet prit un arrêté,
Qui calma mon ardeur guerrière....
Par mesure de sûreté.
Réprimant un cruel désordre,
Ce sous-préfet plein de douceur,
M'a défendu d'avoir du cœur....
Jusques à nouvel ordre.
Je ne puis pas avoir du cœur, etc.

LENOIR.

En vérité...

DUROSEAU.

Il n'y avait pas moyen de le cacher, on voyait la population qui diminuait, diminuait... Une main terrible!... une main atroce...

LENOIR.

Il serait possible!... Ah! mon cher ami! voilà qui vous rend mon estime, mon amitié...

DUROSEAU, *lui poussant des bottes avec la main.*

Allons donc, vous voyez bien que je puis aspirer à votre nièce.

LENOIR, *avec chaleur.*

Mais à la condition que nous travaillerons tous les jours ensemble... Car à présent, je brûle, je grille de vous voir le fleuret à la main; et pour commencer, tenez... nous sommes seuls...

DUROSEAU, *à part.*

Que le diable l'emporte! (*Haut.*) Je vous avouerai que ce matin je suis fatigué.

LENOIR, *le pressant.*

Je vous en prie! je vous en supplie!... vous m'avez fait venir l'eau à la bouche, les mains me démangent... D'abord, écoutez, je ne vous promets rien; il n'y aura rien de fait, tant que je n'aurai pas tâté votre force... Voyons, croisons le fer!

DUROSEAU, *à part.*

Peste! jamais de ma vie je n'ai touché...

Digitized by Google

LENOIR, *prenant le fleuret.*

Nous tirerons sans façon... Vous devez connaître toutes les méthodes? (*Il lui tend l'arme selon la règle*)

DUROSEAU.

Est-ce que vous ne les connaissez pas, vous?

LENOIR.

Non... je tire à la française, seulement... Dans ce maudit pays nous n'avons pas de savans... On m'a parlé de la méthode napolitaine...

DUROSEAU, *à part.*

Ah! j'y suis... Je vais t'en donner, va!

LENOIR, *avec le masque, se plaçant en garde.*

Voyez-moi ça... qu'en dites-vous?... Je crois que dans tous les pays, la première chose, c'est d'être bien en garde.

DUROSEAU.

Pour les commençans!... Mais ce n'est pas très-utile, c'est du clinquant.

LENOIR, *se mettant en garde, et faisant les saluts.*

Allons, à vous!

DUROSEAU.

A la napolitaine, on ne salue pas.

LENOIR.

Oh! c'est singulier... Allons, c'est égal.

DUROSEAU, *il se met en garde presqu'à genoux.*

On va tout de suite, à la napolitaine!... Voyez-vous, on ne cherche qu'à toucher son homme.

(*En disant cela, il lui porte un coup de côté.*)

LENOIR.

Bien... Ah ça, où êtes-vous donc? je ne vous vois pas!...

DUROSEAU.

Je suis par terre... à la napolitaine.

(*Il lui porte une seconde botte.*)

LENOIR.

Bravo! touché... Mais que diable...

DUROSEAU.

Ce n'est que ça, je vous l'ai dit... Pan! pan! pan!

(*Il lui porte des coups à tort et à travers.*)

LENOIR, *reculant.*

Bravo! bravo!

Digitized by Google

DUROSEAU.

C'est à la napolitaine.

LENOIR.

Assez! assez! C'est éblouissant!

DUROSEAU, *allant toujours.*

A la napolitaine!

LENOIR, *rompant.*

Ah! aye!... vous m'abymez les côtes!

DUROSEAU.

A la napolitaine!

LENOIR, *s'adossant contre la coulisse.*

La! la! je suis content... Ah! cousin, de quelle force vous êtes... Embrassez-moi.

DUROSEAU.

Avec plaisir. (*A part.*) Ah! tu en voulais! (*Haut.*) Etes-vous content de ces coups-là?

LENOIR.

Mon ami, vous aurez ma nièce.

DUROSEAU.

J'accepte. (*A part.*) Tu triomphes, Duroseau!

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

LENOIR, LEBLANC *ensuite.*

LENOIR, *tombant sur une chaise.*

Ah! aye! aye...! je n'en puis plus!... qui aurait dit cela... quel gaillard... c'est un jeu un peu décousu, mais qui atteint le but... ah! quelle bottes!... il faudra qu'il me les montre encore... car je n'y comprends rien... à présent que j'y réfléchis...

LEBLANC.

Ah! ah! vous voilà, mon frère, enchanté de vous voir, j'ai besoin de votre approbation.

LENOIR.

Et moi, je compte vous demander votre consentement...

LEBLANC, *vivement.*

Pour le mariage d'Henriette?

LENOIR.

Je lui ai trouvé un bon parti!

LEBLANC.

Vous aussi, c'est donc un fait exprès.

Digitized by Google

LENOIR.

Oh ! mais vous préférerez le mien, c'est un parent ! (*Appuyant.*) Duroseau, le cousin de Paris.

LEBLANC.

Duroseau !... c'est une galanterie que vous me faites, c'est aussi à lui que j'ai donné parole.

LENOIR.

Je suis ravi, nous attraperons bien Lerouge ! le mariage sera bientôt fait, j'ai votre parole ?

LEBLANC.

Et moi la vôtre ?

LENOIR.

Touchez-là.

SCENE XIX.

LES MÊMES, LEROUGE, Mlle DENISOT.

LENOIR.

Mademoiselle Denisot, appelez Henriette, nous l'emmènerons sur-le-champ.

LEROUGE, *qui a entendu.*

Pourquoi donc, s'il vous plait, Messieurs ?

LEBLANC.

Parce que nous allons la marier.

LEROUGE.

Du tout, c'est moi qui compte l'établir... J'ai un parti pour elle, mon petit-cousin !...

LEBLANC, *avec explosion.*

Duroseau !... Ah ! parbleu, pour la première fois nous sommes d'accord.

LEROUGE.

Que dites-vous ?... Il vous convient à tous deux ?

LEBLANC et LENOIR.

Parfaitement !... Charmant garçon...

LEROUGE, *en colère.*

Ah ! vous l'avez vu !... Et il s'est entendu avec vous ?... Je devine... Quelle horreur !... Il me paiera cette perfidie... Jamais il n'aura ma nièce !

LES DEUX AUTRES.

Plaisantez-vous ?

LEROUGE.

Du tout !... D'ailleurs, il faut qu'Henriette y consente.

Digitized by Google

AIR : *Non, non, point de pardon.*

Non, non,
Cette union,
Est une offense,
Et je la romps d'avance....
Non, non,
Cette union,
Ne sera pas ou j'y perdrai mon nom.

LENOIR.

Oh! mais écoutez
Nos deux volontés....

LEBLANC.

De notre côté
Nous avons voté.

LENOIR.

Chez nos députés,
Les plus entêtés,
On a respecté
La majorité!...

ENSEMBLE.

LEROUGE.

Non, non,
Cette union, etc.

LENOIR et LEBLANC.

Oui, oui, cette union,
En espérance;
Me charme d'avance,
Oui, oui, cette union,
Sera conclue ou j'y perdrai mon nom.

HENRIETTE, *accourant.*

Mon dieu! mon dieu! qu'y-a-t-il donc encore?

Mlle DENISOT, *criant.*

Quel acharnement!... Ils vont s'égorger.

LEROUGE.

Approchez, Henriette, et répondez franchement; et songez à ne faire que ma volonté. N'est-il pas vrai que vous n'aimez point M. Duroseau?

HENRIETTE, *vivement.*

Oh! pour cela, mon oncle, je vous assure bien que non...

Digitized by Google

LEROUGE.

Vous l'entendez, Messieurs, je ne lui fais pas dire..... Je suis sûr qu'elle aimerait mieux prendre pour mari le premier venu, le premier qui entrerait.

HENRIETTE, *voyant Adolphe, et très-vivement.*

Oh! oui, mon oncle.

SCENE XX.

LES MÊMES, ADOLPHE, *en habit de voyage.*

LES FRÈRES.

Adolphe! en habit de voyage!

Mlle DENISOT, *pleurant.*

Oui, Messieurs, il veut absolument nous quitter, s'en aller.

ADOLPHE, *tristement.*

Je viens vous dire adieu, vous adresser le chant du départ.

LEROUGE ET SES FRÈRES.

Et pourquoi?

ADOLPHE.

Je serais trop malheureux ici... Vous allez établir mademoiselle votre nièce, et l'honneur m'ordonne...

LEROUGE.

Qu'entends-je!... Vous l'aimez?

HENRIETTE.

Oui, mon oncle, il m'aime!

LEBLANC et LENOIR.

Quelle horreur!

HENRIETTE.

Ne vous fâchez pas, nous ne le savons que de ce matin.

Mlle DENISOT, *pleurant.*

Mon dieu oui.

LEROUGE.

Adolphe est un honnête garçon, sa famille est honorable, il a des espérances...

ADOLPHE.

Oui, Monsieur! un peu éloignées...

LENOIR.

Je le crois bien; une tante en Alsace.

LEROUGE, *à mi-voix, se rapprochant.*

Mais elle est riche..... D'ailleurs, il est au fait de cette maison de commerce; nous n'avons point trouvé d'acquéreur pour notre fonds, il le prendra pour dot.

Digitized by Google

LEBLANC.

Mais nous avons promis...

LEROUGE.

Vous dépromettrez.

LENOIR.

Duroseau me convenait si bien... C'est un vrai Saint-George.

ADOLPHE, *vivement.*

Non, monsieur, c'est un poltron!

LEBLANC.

Laissez donc, il n'aime que la danse!

LEROUGE.

Laissez donc, il est musicien distingué, et voilà tout.

LENOIR et LEBLANC, *très-surpris.*

Impossible!

LEROUGE.

Je vous assure que si... ou bien, alors, il s'est moqué de nous trois.

LENOIR, *menaçant.*

Si je le savais... Qu'il tremble!

Mlle DENISOT.

Messieurs, Messieurs, je l'aperçois..... Il vient tout pensif.

LEBLANC.

Ne disons rien, nous allons bien voir.

(*Ils se rangent de chaque côté au fond, en laissant la porte libre.*)

ADOLPHE, *à mi-voix.*

Je n'ose encore espérer.

HENRIETTE, *en passant.*

Si, si, espérez!

SCÈNE IX.

HENRIETTE, ADOLPHE, LENOIR, *à gauche*, LEROUGE, LEBLANC, Mlle DENISOT, *à droite*, DUROSEAU *entre au milieu.*

(*Il a un fleuret sous son habit, un cahier de musique qui lui sort de la poche, et une pochette à la main.*)

DUROSEAU, *réfléchissant, et sans les voir, à part.*

Me voilà prêt à tenir tête à mes trois monomanes... Je les ai joliment mis dedans. (*Il montre les objets qu'il porte.*) La grande affaire, c'est d'éviter de les trouver ensemble.

Digitized by Google

LEROUGE et LES DEUX AUTRES.

Ah! voyez-vous!..... Arrivez donc, monsieur Duroseau.

DUROSEAU, *à part, sautant de frayeur.*

Diable! me voilà avec les trois frères! c'est une assemblée de famille... Permettez...

(*Il va pour se retirer.*)

LES TROIS FRÈRES, *l'entourant.*

Ah! cousin, vous arrivez bien; nous parlions de vous.

DUROSEAU, *embarrassé.*

Vous êtes bien bons, cousins, vous êtes bien bons..... Peut-être étiez-vous en affaires... je vais..... (*A part.*) Diable! je ne les reconnais plus, à présent.

LEBLANC, *lui donnant un petit coup de main dans le flanc.*

Ah! ah! nous voilà... en mesure.

DUROSEAU, *montrant son fleuret.*

Je crois bien, quand vous voudrez, à la napolitaine... Une! deux!...

LEBLANC.

Comment? une! deux!

DUROSEAU.

Oui, une, deux, la pointe au corps.

LEBLANC.

Qu'est-ce que vous dites donc? Me prenez-vous pour un bretteur?

DUROSEAU, *à part.*

Je me suis trompé. (*Haut.*) Tiens, c'est vrai, que je suis étourdi. (*A Lerouge.*) Dites donc, cousin, j'ai souscrit... Notre bal, marche-t-il?

LEROUGE, *avec humeur.*

Allez au diable! avec votre bal!

DUROSEAU.

Mais, cousin, pardon... (*Attrapant Lenoir par son habit.*) Dites donc, vous, à demain, n'est-ce pas: *O Pescator del l'onda fideli.*

LENOIR.

Ah! c'est trop fort; venir me chanter aux oreilles, moi qui ai horreur de la musique... Monsieur, nous ne nous sommes pas trompés, vous vous êtes moqué de nous.

DUROSEAU, *courant après les trois frères, et se trompant.*

Ah ça! est-ce que je les ai mêlés? (*A Leblanc.*) Cousin, la vie est un concert...

Digitized by Google

LEBLANC.

Non.

DUROSEAU, *à Lerouge.*

La vie est un assaut d'armes...

LEROUGE.

Non.

DUROSEAU, *à Lenoir.*

La vie est un grand bal...

LENOIR.

Point...

DUROSEAU, *jetant par terre son fleuret, sa musique et sa pochette.*

Ah ça, mais quand le diable y serait, la vie est quelque chose !

LEROUGE.

Eh bien ! Messieurs, quand je vous le disais...

LES TROIS FRÈRES.

C'est une horreur ! ! !

CHŒUR.

Air *Quoi ! c'est l'ami Blondel.*

Disparaissez de nos yeux !
Sortez, sortez de ces lieux !...
Ah ! c'est affreux !...

LENOIR.

Il a voulu se jouer de nous, le cousin Duroseau !... Eh bien ! Adolphe épousera Henriette.

HENRIETTE et ADOLPHE.

Quel bonheur !

DUROSEAU.

Comment ! comment !... Voilà donc pourquoi le jeune France...

LEROUGE.

Voilà ce que c'est, que de vouloir penser comme Pierre, comme Paul, quand on a du caractère, on n'est de l'avis de personne !

DUROSEAU, *abattu.*

Que voulez-vous ? je suis comme l'arbuste dont je porte le nom : je plie au gré des vents... J'espère que mes cousins me sauront gré des efforts que j'ai faits pour leur plaire... Cependant nous aurions pu nous entendre... heim ?

Digitized by Google

LEBLANC.

Qui trop embrasse, mal étreint... Vous voulez être bien avec tout le monde.

DUROSEAU.

J'ai toujours pensé que c'était le meilleur moyen de n'être mal avec personne.

TOUS, *excepté Duroseau.*

Air du Hussard de Felsheim.

Vouloir plaire à tous est folie,
Flatter est un vilain défaut;
Il ne faut pas dans cette vie,
Souffler et le froid et le chaud.

DUROSEAU, *au public.*

AIR : *Vaudeville de l'Album.*

L'auteur m'a dit : priez pour mon ouvrage!
— Mais votre ouvrage!.. — Il est des plus jolis!..
à mi-voix. S'il n'avait pas ce soir votre suffrage,
Tout bas, messieurs, je vous le dis,
Vous me verriez presque de votre avis!
Mais je ne sais contrarier personne.
Moi qui partage tous les goûts,
Si vous voulez trouver la pièce bonne?..
Je penserai tout-à-fait comme vous!
Heim!... voulez-vous trouver la pièce bonne,
Je penserai tout-à-fait comme vous.

FIN.

Digitized by Google